



## Ce que cherche l'être humain ..

Nous voici de nouveau et avec plaisir après un mois d'interruption, avec Paul Le Bohec pour sa chronique, entamée dans CP n°125, qui décline les verbes<sup>3</sup>, ce mois-ci :

### SALIR



Un verbe pour lequel les frénétistes ont une application toute trouvée... à moins qu'ils n'en fassent un verbe générique qui recouvrirait à la fois : dessiner, barbouiller, gribouiller, tacher, souiller, polluer, dégrader, marquer, peindre, démolir, déchirer, débiter, calomnier, diffamer, médire, flétrir, ternir, ruiner, tourmenter, torturer, effacer, invectiver, injurier, détruire ...

Le problème est toujours le même : de ce verbe, comme de tous les autres, il s'agit de se faire un outil pour essayer de tirer son épingle du jeu difficile de la vie où l'on se trouve parfois très profondément impliqué sans qu'on n'y ait été véritablement pour rien. Et nous, les enseignants, quelle aiguille à mieux tricoter la vie pouvons-nous en tirer pour aider les enfants à s'en sortir au mieux ? Si, du moins, notre parcours de vie nous a amenés à le désirer pour eux et, peut-être, pour nous, à travers eux.

Dans leur ensemble, les verbes cités plus haut ne respirent pas la gentillesse, l'honnêteté, la reconnaissance, l'amour. Comme « subir » qui peut déboucher sur le masochisme, la pulsion du « salir » peut conduire au sadisme. Cependant, je pense que, loin de ces extrêmes, la pédagogie Freinet peut faire de cette tendance incontestable un élément très positif. Ici, il est encore question du pouvoir, mais du pouvoir infligé et non plus subi. Lorsqu'on consulte la liste des formes qu'il peut prendre, on s'aperçoit qu'il peut s'appliquer aux choses et aux êtres. Commençons par les premières. J'ai deux anecdotes parlantes à ce sujet : enfant, Jean avait été mal considéré par sa famille. Celle-ci ne s'était pas aperçue qu'il était myope. Cela lui donnait un air lunatique, il avait toujours l'air d'être ailleurs. Alors qu'il était très intelligent, on le considérait un peu comme « innocent ». Il vivait en solitaire et, faute de relations normales avec ses frères et soeurs, il ne lui restait que celles qu'il pouvait établir avec les objets. Mais, sans doute pour se venger de compter si peu,

leurs relations étaient conflictuelles et même brutales. Leur foncière résistance irritait le garçon. Il les insultait, il les contraignait à se soumettre. Et il développait une énergie extraordinaire pour parvenir au résultat qu'il avait décidé. Mais l'accumulation de joies qu'il recevait de ses régulières réussites lui donnait une puissance de vie qui lui permettait alors de pouvoir pleinement exister.

Autre exemple : à Rennes, une tagueuse a été arrêtée à son cent vingt-septième tag. Elle s'en est expliquée. Ce qui la poussait, ce n'était nullement son désir de manifester son existence en marquant la ville de ses « signatures », ni le plaisir de défier la police comme le font certains, ni la vengeance contre une société trop bien installée, non, c'était la provocation d'une surface vierge. Dès qu'il en apparaissait une nouvelle, elle se devait d'en prendre nécessairement possession.. Elle ne pouvait résister à son désir de démolir cette insolente perfection. « Il ne faut surtout pas commencer, disait-elle : dès le cinquième ou sixième tag, le plaisir découvert est tel qu'on ne peut plus y renoncer. »

Déranger une surface, c'est une tentation très répandue : marcher le premier dans une cour couverte de neige vierge ; déranger délicieusement l'eau parfaitement immobile d'une piscine en y plongeant le premier; tracer des lignes sur une plage que la marée vient d'égaliser... C'est un type de plaisir si facile à obtenir qu'on s'en lasserait rapidement s'il était souvent renouvelé. Mais c'est parfois intentionnellement que l'on présente des surfaces attirantes. La femme du « Lisse », par exemple, multiplie les provocations : cheveux magnifiquement ordonnés, maquillage parfait, vêtements immaculés, bas tendus sur les jambes. Pourquoi ? mais, pourquoi donc ? Pour donner à l'homme l'envie de la chiffonner !

Les personnes se trouvent aussi souvent attaquées. La tentation en est constante. On les débite, on les descend, on les démolit, on les rabaisse, on leur rabat le caquet. J'ai pu très souvent le vérifier. Lorsque je fais pratiquer la méthode naturelle de mathématiques, quelqu'un, fréquemment un garçon d'ailleurs, se précipite presque immédiatement pour manifester son savoir. Son intervention est souvent accueillie par des sifflements d'admiration, plus ou moins ironiques. Sur le tableau, je porte une flèche verticale de dix centimètres à son nom. Et une deuxième, au-dessus, s'il se manifeste à nouveau. Mais s'il récolte une troisième flèche, le silence qui s'établit est si chargé de menaces qu'il prend alors la décision de ne plus ouvrir la bouche. En effet, il sent alors que le groupe commence à le regarder de travers car il bouscule son désir d'homéostasie, c'est-à-dire qu'il remet en cause l'équilibre général. Au début, il n'y avait qu'un seul pouvoir : celui de l'animateur. Et voilà que quelqu'un tente de se dégager de l'humble troupeau. Aussi, la réaction est-elle rapide. « Plus de têtes, rien que des pieds. » disait Delbasty, en 68, à ceux qui contestaient les leaders.

Mais, la plupart du temps, une réaction mi-figue mi-raisin se produit dès la première flèche : « C'est pas étonnant, sa mère est prof de maths ». « C'est son voisin qui lui a soufflé la réponse. » « Pour se préparer à cette séance, il a étudié ça, dans un livre, hier soir ». « Il n'a aucun mérite »

Cependant, pour empêcher que la santé sociale du groupe ne se dégrade trop, j'accorde également une flèche à quelqu'un qui a témoigné d'une grande gentillesse, une autre

3 . *Survivre, exister, risquer, régresser, montrer, voir, subir, salir, revivre pour se réparer et pour re-jourir*





production qui ne rentrait nullement dans mes cadres esthétiques. En réalité, il s'agissait à chaque fois d'une sublimation, c'est-à-dire de l'inscription d'une pulsion de détruire dans une activité socialement acceptée. De cette façon, on pouvait tranquillement tout dire. C'est ce que, de son côté, Patrick a également réalisé dès le premier jour de son C.M. 1. Et il a passé le reste de son année à liquider physiquement un personnage puissant. Cependant, il lui a suffi d'une seule année pour régler son problème : une fois le meurtre symbolique accompli, il a versé dans l'esthétisme. A l'inverse, Eric M. qui s'était tranquillement installé dans le réalisme au cours de la première année, a soudain basculé dans l'imaginaire au C.M.2. Et il s'en est payé. Comment ! lui aussi, ce garçon si sage ?

Mais, dans ce domaine de l'amélioration de leur santé psychique, les enfants peuvent également utiliser les langages que l'école a su mettre aussi à leur disposition. A condition évidemment qu'ils s'y sentent autorisés et qu'il n'y ait pas de risque de retour du bâton. C'est ainsi que, par écrit, des agressions se produisent également. Cependant, par précaution, toujours sur le plan symbolique. Du grand frère, on fait un chat, victime de la souris. Le père autoritaire, une vieille mémé à moto à qui il n'arrive que des malheurs. Le père injuste, un clown qui ne saurait faire rire. L'enfant tétu, la trousse récalcitrante, etc.

Oralement, on a pu également entendre bien des choses : un dialogue sur la mort, l'expression d'une trop grande solitude, la haine mortelle vouée à un petit frère, l'amour pour la nouvelle petite soeur, la dénonciation de la pédophilie d'un père...

Après l'utilisation bénéfique du « salir » sur le plan des santés sociale et psychique, parlons maintenant de la santé intellectuelle. Pour progresser dans la connaissance, le groupe a besoin de « ruiner » toutes les hypothèses fausses qui se trouvent présentées. Or si « tout individu est partial et passionné, ce qui favorise l'invention, la critique du groupe permet, grâce à l'intersubjectivité, de découvrir des hypothèses, des théories qui résistent et qui constituent provisoirement le savoir objectif. » (Popper). Au début, la critique est souvent subjective. Mais lorsque la sérénité s'est installée, la méthode critique devient rapidement efficace parce qu'elle se place alors uniquement sur le plan de l'objectivité.

C'est vrai que toute critique pourrait faire des dégâts. Mais quand c'est l'idée qui est attaquée et non la personne qui l'exprime, le groupe peut réaliser des progrès. Démolir devient alors un devoir ... En Italie, j'ai blessé des sensibilités parce que j'émettais des critiques qui auraient été très bien acceptées dans notre pays. A Sienna, au cours d'une séance, Luciana était venue me trouver pour m'interroger sur les raisons de mon agressivité. J'ai répondu : « Je me croyais en France ». Chez nous, la critique d'une idée n'est pas automatiquement ressentie comme une critique de la personne qui l'émet. On pratique souvent, d'ailleurs, l'entretien dialectique cher à Socrate, entretien au cours duquel on unit ses efforts pour essayer de déboucher sur la vérité. Ou, comme le dit, à peu près, Popper : « Dans une discussion, il ne doit y avoir ni vainqueur, ni vaincu, mais la possibilité pour chacun de repérer et d'améliorer son point de vue ». (Nous dirions maintenant : « ses représentations mentales ».)

Après les santés psychologique, intellectuelle et sociale, il faudrait examiner le rôle que pourrait jouer le « salir » sur la santé physiologique. Mais sur ce plan, pour l'instant, je ne vois absolument rien. C'est au contraire, me semble-t-il, le non-salir la propreté- qui pourrait lui être favorable. A moins que le grimage, les déguisements ... ?

Voilà donc un verbe qui ne semblait pas très sympathique au premier abord. Mais c'eût été une erreur de le classer dans une seule catégorie. Cela n'aurait pas correspondu à la réalité du monde. Entre le bien et le mal, les choses ne sont jamais faciles à définitivement définir. Comme la langue d'Esope, tout peut être utilisé en positif ou en négatif. Cependant, il appartient aux enseignants de tirer le maximum de ce verbe pour en faire bénéficier les enfants. La route est entièrement ouverte puisqu'il s'agit essentiellement de travailler sur les langages, de les améliorer, de les maîtriser. C'est d'ailleurs ce que demande l'administration. Cependant, on n'y parviendra pas par des exercices, mais en donnant aux enfants la possibilité de construire et d'utiliser ces langages, comme ils le veulent, même si cela peut paraître aberrant à des esprits malades de rationalité. Maintenant, nous sommes de plus en plus informés de l'existence du sous-bassement profond de la personnalité. Nous ne nous contentons plus de considérer les enfants comme des personnes qui doivent obligatoirement se glisser dans le scaphandre de l'élève. Nous avons à les prendre dans toute leur complexité. Cependant, nous sommes des instituteurs et non des psychothérapeutes. C'est à nous de permettre aux enfants d'être leur auto-thérapeutes, d'être thérapeutes d'eux-mêmes, s'ils le désirent, s'ils en ont besoin, et à leur manière. La plupart du temps sans même savoir ce qu'ils font. Et sans que nous ayons, nous, guère d'autre fonction que d'organiser la liberté, le temps, le milieu, afin de favoriser le déploiement de cette production souvent si nécessaire. Nous, les freinetistes et assimilés, nous pourrions faire de « salir » un verbe générique qui recouvrirait : dire, chanter, écrire, dessiner, calculer, mathématiser, peindre pour : exprimer, raconter, symboliser, sublimer, user, effacer, éloigner, se distancier, se délivrer, s'équilibrer, composer, créer, construire, orner, enchanteur, s'enchanteur, réfléchir, apprendre, maîtriser, savoir, agir...

**Paul Le Bohec.**

*Portrait d'un homme qui revient de la guerre. Il est mécontent parce qu'on lui a coupé une jambe*

